



**HAL**  
open science

# L'impossible absolu du corps [noir] de Jean-Claude Charles

Jasmine Claude-Narcisse

► **To cite this version:**

Jasmine Claude-Narcisse. L'impossible absolu du corps [noir] de Jean-Claude Charles. *Études francophones*, 2025, 37 (2), pp.45-60. <hal-05060853>

**HAL Id: hal-05060853**

**<https://hal.science/hal-05060853v1>**

Submitted on 8 May 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

# Études Francophones

*Représentations du corps*

Sous la direction de  
Gaëtan Brulotte et Nathan Rabalais

Vol. 37, no. 2  
Automne 2024

Printing was made possible by the Board of Regents Humanities Eminent Scholar Trust Funds chaired by Professor Gaëtan Brulotte.

© University of Louisiana at Lafayette ISSN 1093-9334

Image de couverture / Cover image: Anatomical amphitheater of Padua. 17th century engraving. Rome (Italy), National Library. Used with permission.

© Roger-Viollet / Roger-Viollet

Rédacteur en chef / Managing Editor: Nathan Rabalais

Assistants : Sarah Djos-Raph; Rodrigo Munhoz ; Jean-Sylvain Prétat

Conception et mise en page / Design and layout: Mary Karnath Duhé

Comité de rédaction / Editorial committee:

Gaëtan Brulotte, Ramona Mielusel, Amadou Ouédraogo

Comité scientifique international / International scientific committee

Livio Belloi (Université de Liège) • Ari Blatt (University of Virginia) • André

Benhaïm (Princeton University) • Karine Bertrand (Queen's University) •

Brett Brehm (William & Mary) • Abdellah Bounfour (Inalco, Paris) • Guy

Dugas (Université Paul Valéry, Montpellier) • Michel Erman (Université

de Bourgogne à Dijon) • Hugo Frey (University of Chichester) • Vittorio

Frigerio (Dalhousie University) • Hafid Gafaiti (Texas Tech University) •

Marc Gontard (Université de Rennes 2) • Julie Huggony (University of

Glasgow) • Jean Jonassaint (Duke University) • Jean-Marie Klinkenberg

(Université de Liège) • Ingeborg Kohn (West Point Military Academy)

• Édouard Langille (St. Francis Xavier University) • Isabelle LeBlanc

(Université de Moncton) • Fabrice Leroy (Université de Louisiane à Lafayette)

• Mark McKinney (Miami University of Ohio) • Françoise Naudillon

(Concordia University) • Abderrahman Tenkoul (Université de Fès) • Albert

Valdman (Indiana University)

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Présentation</b> <i>Gaëtan Brulotte et Nathan Rabalais</i>	v
<b>Le corps pétrifié : de quelques attaques d'apoplexie romanesques au XIX<sup>e</sup> siècle</b> <i>Florence Fix</i>	1
<b>Les représentations du corps dans les récits d'infirmières canadiennes de la Première Guerre mondiale</b> <i>Sylvie Pomiès-Maréchal</i>	19
<b>L'impossible absolu du corps [noir] de Jean-Claude Charles</b> <i>Jasmine Claude-Narcisse</i>	45
<b>Résister corps et âmes en tant que femmes kanak dans <i>Graines de pin colonnaire</i> (2009) de Déwé Gorodé</b> <i>Marine Berthiot</i>	61
<b>Étude allégorique et représentations du corps de Jbara dans <i>Confidences à Allah</i></b> <i>Amina Saidou</i>	95
<b>Énonciations du corps dans <i>Le Commerce des Allongés</i> d'Alain Mabanckou et <i>Les Blessures de mon âme</i> de Jonas Moulenda</b> <i>Rodrigue Boulingui</i>	111



## L'impossible absolu du corps [noir] de Jean-Claude Charles

Jasmine Claude-Narcisse  
York College, CUNY

Jean-Claude Charles intègre un corps neuf dans les lettres haïtiennes : le corps auctorial, à la fois comme objet d'exploration et de fiction et en tant que sujet, et donc, entité agentive en 'négociation' incessante au fil du texte de sa présence, de son occupation instantanée de l'espace et, dans l'absolu, de son étant. Charles se défend de faire des autobiographies tout en notant toutefois que son vécu, sa 'vérité', constituent le principal matériau de son œuvre. Il insiste surtout sur son art d'écrire ce vécu affirmant dans son article « La fiction fait aussi partie de ma vérité. Mais c'est au réel que je tente de coller, à un réel collectif comme à un réel intime, à l'historique et au personnel, dans un même mouvement. Toujours cette vieille affaire entre l'histoire et le corps, l'écriture de l'Histoire et l'écriture du Sujet ». <sup>1</sup> Sa fiction appréhende donc le Soi, colporté par ce corps mais le dépasse, en le situant toujours, dans un questionnement du social, du politique, du pouvoir, de l'autre. Le corps de Charles est textualisé et fictionnalisé dans sa projection d'un corps négriqué, de l'esclavisé, du réprimé, de l'exilé, du déplacé, du réfugié, du détenu, du contenu. Ainsi donc, ce corps, son texte le pose, l'analyse, le déconstruit mais toujours pour en proposer un envers, un corps en révolte, dans une incessante reconstruction qui lui restitue son humanité et une liberté qui n'envisage de limite que l'absolu. D'un point de vue formel, cette omniprésence du corps a constitué un matériau précieux pour les textes poétiques et la prose fictionnelle avérée de Jean-Claude Charles, toutefois, cette particularité propre de son œuvre, et notamment de ses textes non-fictionnels, demeure encore inclassée et en porte-à-faux entre les éclats du nouveau roman des années soixante-dix en France qui l'ont nourrie et le formant plus timide, moins audacieux, de l'haïtianité qui la taraude.

Je propose ici une investigation commentée de cette incorporation du Soi auctorial dans *Le corps noir* et *De si jolies petites plages*, les deux essais majeurs de Jean-Claude Charles, qui, pour avoir défié les normes de genre, les catégorisations raciales, les frontières nationalistes, tout ce que leur auteur lui-même rejetait sous le label infamant de 'flics de l'identité', attendent encore

leur juste insertion dans le répertoire littéraire haïtien et mondial. Aux deux pôles de la prose de Charles présentée comme non-poétique par les paratextes éditoriaux se trouvent, d'une part, ses deux essais sus-cités donc, et de l'autre, son dernier roman, sorte de testament littéraire, *Ferdinand je suis à Paris*. Les reliant, en fil rouge, toute une œuvre où se réécrit le roman d'un corps renarré, revisité, repositionné ; l'exploration continue d'un être qui se cherche. Ainsi donc, il fait également dire à Ferdinand, au bout de son parcours littéraire :

A me mouvoir tel un lion en cage, celle-ci fût-elle à la dimension des vastes pays de l'exil. Quelqu'un pour qui l'espace, fût-il l'univers entier est toujours trop étouffant. Le temps trop compté. C'est aussi, tu le sais, cette somatisation excessive d'une écriture qui me travaille autant que je la travaille. Perdre des kilos en écrivant. Voir l'auteur maigrir au fur et à mesure que son livre grossit, la réussite même de l'acte d'écrire équivalant à un sinistre pour le corps.<sup>2</sup>

Max Dominique souligne dans ses *Esquisses critiques* que l'exil, « ne saurait être toujours source d'amertume et de désespoir. L'engagement dans d'autres champs et la construction de soi dans l'ouverture à d'autres cultures expliqu[a]nt que l'écriture devienne [ici] une entreprise salvatrice ». <sup>3</sup> C'est ce qui se laisse lire par exemple dans l'excipit des *Urnes scellées*, le roman du retour post-duvaliérien impossible d'Émile Ollivier, écrivain haïtien contemporain de Charles mais longtemps exilé lui au Québec. Adrien, son protagoniste s'y voyant résolu à repartir à son exil montréalais après l'échec cuisant de sa tentative de réinsertion en Haïti répond à un compatriote curieux de ses projets d'avenir à l'étranger, « Que comptes-tu faire à Montréal ? » « Écrire ». <sup>4</sup> Tout comme auparavant Ferdinand, le protagoniste éponyme de *Ferdinand, je suis à Paris*, alter ego de son auteur Jean-Claude Charles, n'avait trouvé de refuge, à son retour catastrophé à Paris de l'Haïti de la fin de la dictature, que dans l'écriture. Retour à la seule porte de sortie alors envisageable, incontournable, à la littérature comme mode d'exister. Retour surtout à une culture 'd'exil' qui se sera alors comme révélée à une diaspora sommée enfin de se nommer telle, de se définir outre la terre natale.

Au niveau de la production littéraire, les décennies de l'après quatre-vingt-six à la fin de siècle voient en effet, en Haïti ou depuis leur pays d'accueil, des écrivains haïtiens majeurs, aux prises à la fois à une réflexion sur le territoire comme facteur déterminant d'identification et d'identité d'une œuvre et de son auteur et, comme en réponse à un appel pressant de positionnement, à une justification et une théorisation de l'habiter ailleurs, du vivre Haïti, son pays,

du dehors. L'essai *L'Exil : entre l'ancrage et la fuite, l'écrivain haïtien* de Yanick Lahens ravive et actualise un questionnement étonnant entrepris une décennie auparavant, et en pleine dictature duvalérienne, par l'essai *Vœu de voyage et Intention romanesque* de Jean-Claude Fignolé. Ce questionnement prend la forme d'un retour sur soi — son grand âge alors oblige probablement — d'un bilan lucide de Roger Dorsinville dans *Marche arrière* et *Marche arrière II*, et d'une contrition douloureuse et mortifère dans ses *Accords perdus*. René Depestre assume enfin son *vagabondage* et son identité *banian* dans *Le Métier à métisser* et pousse jusqu'à y révoquer tout nationalisme identitaire, « Le processus de mondialisation est appelé à rendre périmée et caduque la croyance qu'il faut être chez soi, dans l'odeur du café de sa grand-mère, pour avoir une identité »<sup>5</sup> et Émile Ollivier offre un éloge à peine mitigé de sa détériorité féconde dans ses *Repérages*.

Mais faut-il s'étonner qu'il s'agît alors d'une réflexion entamée de longue date déjà chez Jean-Claude Charles ? Faute de pouvoir, ni de vouloir en arriver à une théorisation, il tente d'offrir un contour à son *enracinerrance* qu'il avait déjà introduit pour la première fois dans *Le corps noir*.<sup>6</sup> La conviction d'un non-lieu, à part celui du procès de l'écrit. « j'écris, c'est ma nationalité. J'écris sans me poser la question de mon inscription, *a priori*, à l'intérieur d'une identité qui serait définie par mon lieu de naissance ou le lieu où je vis ».<sup>7</sup> En 1982, ainsi répondait-il sans ambages dans son entrevue accordée à Jean Jonassaint, ajoutant par ailleurs, comme on le retrouvera plus tard chez Max Dominique, qu'il « considérait l'exil comme une chance, une situation productrice »<sup>8</sup> et formatrice. Dans les premières pages de *De si jolies petites plages*, il confiait néanmoins :

Moi, je suis malade de ma mère, ce morceau d'île qui baigne entre Cuba et Porto-Rico. Taraudé par la terre de mon enfance, mais homme d'écriture et de plusieurs cultures, je n'ai pas d'autre patrie que les mots. Pas d'autre pari que celui de faire connaître un espace et un exil mal connus. Ce calcul, constamment excédé : lever le black-out insupportable sur un naufrage collectif. L'excès, le je. Le moindre mal.<sup>9</sup>

C'est dans ce tiraillement entre le dedans et le dehors que s'écrit la littérature de l'exil. Ne s'étant jamais remis de son arrachement à son pays, Jean-Claude Charles en a éparpillé le quotidien douloureux à son œuvre en y imposant tout son poids corporel. En quelques cent quatre-vingt années de production le précédant, la littérature haïtienne, on le pense bien, en a vu son compte de corps

narrativisés, allant des corps héroïques de notre premier siècle d'indépendance aux corps naturalisés recensés dans les œuvres de Justin Lhérisson, Frédéric Marcelin, Fernand Hibbert, Carl Brouard, en passant par les corps folklorisés, corps tendus et érigés, en lutte de Jacques Roumain, de Jacques Stephen Alexis et de Félix Morisseau-Leroy, corps romantiques sillonnant les vers d'Etzer Vilaire et de Jean Brierre, corps érotisés, corps persécutés chez Marie Chauvet et René Depestre, corps décomposés, baroquisés, corps surréalisés, extravagés, délabrés trainaillant à travers les roman d'Émile Ollivier, de Gérard Étienne, René Philoctète, Franketienne et Jean-Claude Fignolé, corps individués, corps pieds-poudrés errant chez Émile Ollivier et René Depestre, pour n'en citer qu'un mince échantillon. Ces corps demeurent tous, ou presque, des constructions romanesques justement, des corps-porteurs, mis pour, et donc investis symboliquement, métaphoriquement, de projets des plus nobles, les uns plus réussis que d'autres, mais jamais jusqu'à se confondre, faire ainsi corps, comme chez Charles, avec leur auteur.

Le corps nouveau, inédit, recensé dans ses deux essais, *Le corps noir* et *De si jolies petites plages*, révèle ces quelques particularités saillantes du régime narratif suivant :

- Un « je » auctorial, pactuel qui se présente toujours d'emblée, sans dédoublement, comme porteur et, le cas échéant objet de son discours propre ;
- Une thématique obsessionnelle : l'exil, la quête avide d'une liberté inconditionnelle, le rejet d'injustices de toutes sortes ;
- Une stylistique de l'éparpillement mais une narration néanmoins exigeante. Grammaticalement, le temps de narration chez Charles est le présent de l'indicatif gouvernant une écriture de l'instant, de l'immédiat, expression d'une urgence constante. L'effet d'éparpillement, lui, vient de ce qu'en même temps, Charles écrit de manière essentiellement monologique, « intransitivement » préférera-t-il. Son narrataire ultime c'est lui ou un alter ego complice de très longue date. Il crée ainsi un univers clos, dont le lecteur peut se retrouver vite en marge.
- Enfin, corrélat des points précédents, la poétique d'un corps désintégré et de son impossible reconstruction.

*Le corps noir*, paraît en 1980. Il s'agit tout à la fois :

- De la compilation d'un matériau médiatique documentant, archivant « la question noire », ce que Alan Locke appelait dans les années vingt « the Negro Problem », sur trois continents (Afrique, Europe, Amérique) de la période coloniale aux années soixante-dix ;
- L'archéologie de ce matériau à travers une analyse linguistique, sémiologique, pistant la construction et la reproduction incessante du Nègre par le contrôle sur son corps ;
- un parcours individuel, celui de l'auteur qui, lui, s'y positionne d'entrée en Nègre en rejet de la négrité comme passage obligé, en rejet de la surdétermination et de la statufication du Nègre. Faisant ainsi de lui-même un « je » inquisiteur, un « je » agenceur, un « je » décolonisé, un « je » tragique ;
- un défi textuel.

La publication originale de 1980 du vivant de l'auteur le présente comme un essai mais la seconde publication récente de *Mémoire d'encrier* en 2017 ne mentionne aucune indication de genre. Dans les termes de Charles, lui-même, *Le corps noir* traite :

Du corps noir comme invention. Du corps noir comme objet d'échange. Telles sont les deux articulations de cette réflexion sur les dépôts de stéréotypes, de fantasmes sur les Noirs — auxquels il s'avère que des Noirs eux-mêmes participent avec talent ; à travers les corps multiples que l'œil du maître voudrait unifier et folkloriser dans le travail acharné de l'altération ethnique ; à travers aussi, découpé, éparpillé, mon propre corps, ses conflits, sa dispersion. A ses risques et périls.<sup>10</sup>

De fait, l'agentivité persistante de Charles demeure la principale (probablement la seule) piste narrative de l'essai *Le corps noir*. Charles invite le lecteur à la facture du texte en devenir, à sa découverte dans l'errance de son auteur, dans son vagabondage apparent. *Le corps noir* peut aussi se lire comme un prolongement poétique d'un essai précédent de Charles intitulé « Le corps de l'esclave », publié alors un an plus tôt dans la revue *Les Temps modernes* et qui, à s'engager de manière bien plus argumentée, plus traditionnellement académique, au problème de la racialisation et du commerce des corps dits 'de couleur' et de leur héritage délétère inéluctable en offrirait donc une préhension éventuellement plus concrète.

L'argument de Charles, central dans l'article « Le corps de l'esclave » et sous-jacent dans *Le corps noir*, est que le façonnage racisé des corps dits noirs et le maintien institutionnalisé de leur négrité a répondu et répond sans doute à une exigence socio-économique de contrôle et de soumission absolue. Il a fallu s'assurer du « processus d'annihilation, de néantisation de l'esclave en tant que classe en lutte » car « l'esclave ne doit faire masse que dans l'animale et objectale soumission ».<sup>11</sup> Charles affirme avoir sciemment abandonné le projet d'écriture linéaire, académique et plus attendu du « Corps de l'esclave » au profit d'une pratique d'écriture sienne, sacrifiant certes la communication mais plus singulière :

C'est pour ça que j'écris des textes différents et qu'à l'intérieur d'un même livre, je monte des séquences de registres différents. Je joue principalement sur la polytonalité, la polygraphie. C'est donc l'écriture d'une singularité, mais mobile, insaisissable, identité plurielle. C'est sans doute *Le Corps noir* qui est le livre où je pousse cette logique d'écriture polygraphique à son terme le plus acceptable pour moi.<sup>12</sup>

Cette décrispation du style, poussée à bon escient par Charles à son extrême 'suicidaire', lui permet de faire cohabiter au gré des pages multiples formes d'expression génériquement non concordantes. Un exemple en est l'encadré intitulé « DAS KAPITAL PUNISHMENT », où se jouent onomatopées, allitérations, synonymies et plurisémié du mot 'capital' pour en arriver à la parodie d'un "*minstrel show*".

#### DAS KAPITAL PUNISHMENT

L'émotion est nègre dit Mister Jazzbiz exhibant un superbe car de danse, esquissant un terrible pas de flic, le bon heur de mes fesses c'est tronc d'arbre creusé & peau d'cabri, boyaux d'oiseau calebasse fendue, sage préhistoire de mon compte d'Amérique, mon oncleen banque scott joplinant, dixielandant, folkblouzant, classicblouzant, coolant, hardbobant, freejazzant, fricjazzant, frites saxant, fric fraquant, fric claquant des dents, se cassant les dents sur un dernier accord damné à mort, inexécutable, les mêmes-sons c'est nègre dit-il étalé au sol; poupap dada weeh, waaaah!

Ce procédé de l'encadré est repris à travers le texte ; le dernier, intitulé « Autobiographie », ne faisant pas plus qu'un recensement de termes, en grande majorité des néologismes, jouant sur le nom Charles, « Vérification d'identité où le héros, ayant repris son souffle, s'engage avec une grande vélocité — comme s'il craignait d'être poursuivi — dans la forêt de son nom, croise d'autres destins et, dans la clairière des différences plurielles, fait l'éloge de la solitude absolue ».<sup>13</sup>

#### AUTOBIOGRAPHIE

Charleville, une minute d'arrêt! Charlice au pays  
des merveilles. Charles botté. Charles maudit.  
Charlanoïaque. Charles quin te de tout. Charles  
Occident de parcours. Charles de gaulche. Charles  
dingo. Charlatan. Charenton. Électrochardes.  
Charles é chaudé craint l'eau froide. Charles-  
huant. A cloche-Charles. Tout feu tout Charles.  
Charloperie. Charleston. Charles est stoned. Pierre  
à Charles. Charlerie aérienne. Char les alternatif  
et Charles continu. Charlu-bohu. Charluberlu.  
Charlembour. Charles me urt de serpents.  
Charleur étouffante. Arrête ton Charles! Charles  
d'assaut. Charles là qui va là!? Charles sans  
t'émouvoir. Charles angoisse. Charles à trouille.  
Charles à trous. Charloup-garou. Charlimpimpin.  
Charlie Mingus. Charlegro ma non troppo!!!

Le but ultime de Jean-Claude Charles c'est d'opposer à la grégarisation compulsive sous la bannière de la 'cause nègre' des individualités inconditionnelles. Et quoi de plus qu'un corps pour porter ce particulier? Ainsi donc, commencera-t-il par le sien. Partant alors du rejet de « la territorialisation des corps dans le corset étouffant de l'identité »<sup>14</sup> la démarche investigatrice entreprise dans *Le corps noir* porte autant sur l'exploration de son auteur, à partir du territoire alternatif que constitue son corps. Pour investiguer et dire son corps propre, et noir, Charles opte donc pour ce style résolument hermétique en parallèle aux contraintes de communication du texte d'analyse :

filer tout droit me défilier oblique mais toujours devant moi ça continue pas moyen de m'arrêter sauf à opter entre charybde et scylla entre deux morts je pourrais multiplier les images il suffirait de reprendre en charge tout le regard qui crée la figure majuscule du nègre en laquelle se réduit chaque nègre chacune de mes formes de vie se transforme en un cliché chacun de mes modes de résistance en un mythe je ne sens plus mes mains mes jambes deviennent flasques mes paupières s'alourdissent seul mon sexe tendu vers le ciel (vous avez déjà vu un nègre privé de ce monument ?) témoigne de la vie qui bouillonne en moi tableau clinique d'un cas de possession oui par l'œil du maître la drogue colorante du maître injectée à répétition n'a pas manqué de provoquer chez les sujets accoutumance dépendance et tendance à l'augmentation des doses je ne sens plus mes mains mes jambes deviennent flasques mes paupières<sup>15</sup>

Un style qui, de prime abord, n'invite à aucun dialogue, n'appelle nulle sympathie, ni quelque ralliement à la lutte pour une cause commune. Ce qu'il réclame, c'est le sanctuaire vénéré du corps individué, maintenu aussi précieux dans le monde occidental blanc qu'il fut et demeure interdit au corps racisé et noirci. Ce qu'il exige, c'est l'autel inaliénable du corps, de son corps. C'est la liberté absolue d'assumer impunément sa corporalité, en dehors des marqueurs historiques et des marques qui lui ont été imposés, dans leur rejet inconditionnel. C'est la liberté de déplacement, de vagabondage, d'auto-positionnement d'un corps nu, non-identifié, non sérié et non catalogué. C'est le dé-façonnage, la décolonisation du corps noir.

Deux ans après *Le Corps noir*, la parution de *De si jolies petites plages* offre de manière toute conjonctuelle la concrétion du corps à corps de Charles avec le calvaire des déracinés haïtiens. Confluent d'exils, en effet, les années soixante-dix exposent également des milliers de ses compatriotes haïtiens, fuyant la détérioration des conditions de vie dans leur pays, à la furie des mers de la région qu'ils affrontent dans des embarcations de fortune à destination des côtes alléchantes américaines de la Floride. La date, tristement célèbre du 12 décembre 1972, retenue pour celle de leur premier accostage sur une plage floridienne, marque le début de l'odyssée américaine des *boat-people* haïtiens. Dix ans plus tard (en 1982), chargé pour la chaîne française Antenne 2 de la couverture de l'accueil de ces réfugiés et de leur inhumaine détention dans des camps américains, Jean-Claude Charles réalise en collaboration avec le réalisateur José María Berzosa une série de trois films documentaires révélateurs titrés : 1 ) *Entre Dieu et le président*, 2 ) *Les lois de l'hospitalité* et 3 ) *Les enfants de Millbrook*. La consignation textuelle

de cette série d'enquêtes et de reportages sous le titre *De si jolies petites plages* confirme d'une part la singularité du cheminement littéraire de Jean-Claude Charles et constitue, par ailleurs, un événement en tant qu'il constitue alors la première publication 'littéraire' sur des réfugiés haïtiens dans la région, précédant de huit ans *Négriers d'eux-mêmes* de Jean-Claude Icart. Et, comme pour *Le corps noir*, on est encore aujourd'hui en peine de le classer dans un genre défini. Dans l'essai *Migration and Refuge: An Eco-Archive of Haitian Literature, 1982–2017*, John Patrick Walsh le présente comme, « A blend of documentary-like reporting, travel journal, and autobiographical writing, a raw account of desperate journeys [dont] Charles is at pains to describe the process of reporting ».<sup>16</sup> Celui-ci en effet confie qu'il s'agissait d'un « voyage au bout de l'enfer à [s]on corps défendant, itinéraire d'un homme seul fait d'une multiplicité de vies, mots griffonnés la rage au cœur, images volées dans le rire, voyage-poèmes, voyage-roman, voyage-essai, mobilité tonale des lieux de passages, traversée à contre-courant d'un exode, exil dans l'exil ».<sup>17</sup>

Quoique finalement rangé comme essai dans la bibliographie haïtienne, sans doute par commodité, *De si jolies petites plages* peut se lire comme un carnet de voyage et de reportage chroniquant dans une suite de vignettes de longueur variable, faits, événements, émotions et autres attirails relatifs à son enquête.<sup>18</sup> Cependant, le paratexte éditorial de l'édition originale et des subséquentes met plutôt l'accent sur l'auteur, son exil, son blues. Il se lit au plat verso, « Jean-Claude Charles, haïtien exilé en France, a repris à l'envers le chemin de l'exode. Cette route que plus d'un million d'Haïtiens ont suivie depuis environ 25 ans ». Au bout du voyage il recommence, « et si le blues était sans fin. » Et, en écho, en son incipit :

L'exode des Haïtiens, ça n'intéresse personne. Depuis la fin des années cinquante, ils prennent la mer, au péril de leur vie : ça n'intéresse personne. Ils sont bloqués, coulés, enfermés, refoulés : ça n'intéresse personne. Couples séparés, enfants déclarés « non accompagnés » et isolés, nouveaux arrivés détournés : ça n'intéresse personne. Treize pour cent de gynécomastie chez les hommes, fausses couches provoquées chez les femmes : ça n'intéresse personne.<sup>19</sup>

Jean-Claude Charles aurait-il fait alors le pari, romantique, que son corps fera le contrepoids nécessaire à cette absence d'intérêt ? Comment faire alors le départ (le faut-il d'ailleurs ?) entre le Blues de Charles et la situation des *boat-peoples* dont, impuissant, il sillonne le trajet ? Le fil conducteur du texte, de-

meure ici encore bien plus la narration de Charles, de sa dérive, sa déprime, mais surtout la négociation, l'imposition de sa présence physique, dans ces espaces interdits aux réfugiés haïtiens qu'il considère, tout en étant clairement conscient de l'inexorable disparité qui le particularise et le privilégie, comme lui-même, exilés. « Et pourtant, affaire d'origine, de position de classe, de trajets biographiques singuliers, nos histoires ne sont pas identiques, interchangeables. Le refus de la tragédie constitue mal une commune mesure ».<sup>20</sup> Entreprise donquichottienne sans doute mais le jeu force à couper et, de toute façon, n'y est-il pas prédestiné ? Au chapitre « Mémoires », il confie au sujet du Charles, jeune adolescent :

Il rêva d'être Monsieur Muscles. Long sur ses pattes, il fallut travailler les mollets, les dorsaux, les pectoraux. Il perdait régulièrement dans les parties de bras de fer et ça ne pouvait plus durer merde, un, deux, un, deux, inspirez, expirez, inspirez. L'inspiration ne vint pas aux muscles qui n'en firent qu'à leur tête. Vraiment pitoyable. Et puis ce genre d'exercices ne s'accomplit pas entre deux lectures de Rimbaud et autres poètes décadents. Adieu barre fixe, haltères, parallèles, il ne devint pas Monsieur Muscles mais lut la bible. Voilà pourquoi s'il reçoit une gifle, il a tendance à tendre l'autre joue.<sup>21</sup>

Sur près de la moitié des 236 pages de *De si jolies petites plages* s'étale la colère de Charles, sa nostalgie, sa douleur, son support inconditionnel et son impuissance dans cette confrontation avec une cause qui le dépasse. Le dernier chapitre intitulé « Et si le blues était sans fin » note en exergue : « Ostinato. — Éloge des vitamines ».<sup>22</sup> Lesquelles vitamines il se procure tout de bon à une pharmacie de Manhattan pour un corps en déréliction et qui ne tient plus tout seul. La suite est échec marqué en bout d'enquête dans un corps émacié :

Retour à Paris. Le voyageur a perdu cinq kilos et flotte dans ses jeans. — Il garde assez de force pour sauver sa pipe d'un éboulement rêvé. F. m'attend à l'aéroport. Me reconnais-tu ? J'ai perdu cinq kilos, rarement dormi six heures d'affilée, chef d'œuvre de Giacometti selon Jane, famélique du tiers-monde selon d'autres, dans quelle langue vais-je te parler ? Il y a des lois, on ne devrait pas laisser entrer en France un nègre sans parole, un nègre qui flotte dans ses jeans, un nègre qui chante faux, un nègre traître à toutes les partitions, un zombi qui danse la polka.<sup>23</sup>

*De si jolies petites plages* pourrait tout aussi bien tenir dans ce seul passage où, dans la logique d'un rejet foucauldien de l'enfermement et ramenant automatiquement toute considération légaliste à une complicité avec le système, et partant non opérante, Charles fournit la clé suivante : le délit qu'il dénonce est le « blocage du droit de libre circulation ». <sup>24</sup> Comme précédemment dans *Le Corps noir*, on suit Jean-Claude Charles dans une enquête menée avec systématisme de l'incursion retraçant le calvaire haïtien de l'histoire coloniale de Saint-Domingue à l'Haïti des années quatre-vingt. Il rappelle les bateys et le massacre du persil en République dominicaine ; on le suit dans les camps d'internement et prisons américains de New-York (Brooklyn Navy Yard), en Floride (Millbrook et Krome), à Porto-Rico (Fort Allen) et jusqu'au Bahamas. Partout où son corps à lui, quoique estampé puisque racisé, et donc sous contrôle, avait le privilège de circuler, il va et vient, s'impose et interviewe les réfugiés, femmes, hommes, jeunes et plus âgés. De certains, il retrace leurs familles en Haïti et aux Etats-Unis. Il travaille au corps les gardiens et directeurs des camps ; il interroge officiels, non-officiels, activistes, les revues de presse, les documents officiels. Il expose les contours et les détours de la politique américaine en matière d'immigration. Non pas en tant que simple journaliste, mais avec l'objectif clair de tourner son corps en bouclier, en discours de combat, de lui confier une mission de représentation :

Pour ma part, arpenter tous les espaces où s'écrit mon présent d'exilé, c'est engager le pari d'une humanité possible. La relation avec plusieurs espaces historiques, plusieurs langues, plusieurs codes, oblige à porter plus de contradictions que d'autres, sédentarisés une fois pour toutes dans un espace national, une langue unique, un code univoque. Cette relation-là ne se passe pas hélas aussi simplement qu'une collision de caddies dans un supermarché. New York again again. Reconnaît-on un Haïtien muni d'un passeport français couvert de tampons américains se baladant avec une amie libano-française dans le quartier chinois de Manhattan à sa démarche de chat persan conspirateur ? <sup>25</sup>

La rigueur de son enquête et la gravité du drame des réfugiés, tout comme dans *Le corps noir* les méandres pernicious du corset de la négritude, ne font qu'accroître le contraste de l'insertion corporelle de Charles dans ses essais, d'abord par un héritage historique qui nous prédétermine en quelque sorte et dont on ne se défait pas, le sien particulièrement le ramenant à chaque détour en Haïti, à un certain quartier Port-au-princien, une rue, son enfance, mais aussi dans

l'instant des contacts, des interactions multiples que supposent les rencontres et la prise en compte des réalités des réfugiés. Sa seule arme demeure ce corps d'enracinerrant dont il traîne le désastre dans le monde, qui demeure désespérément haïtien, et prêt à se casser à la première occasion. Il en réalise une fois de plus le caractère presque obligé dans le chapitre de conclusion de *De si jolies petites plages* :

Et la radiographie, datée du 22 août, numérotée 29 pour une raison qui m'échappait. La fracture était survenue à Athènes, dans la salle d'eau d'un hôtel, non loin de la place Omonia. Je m'étais réveillé seul avec mes jambes, avec mon sexe, avec mes bras, avec ma tête, sous une douche. Beaucoup trop pour un seul homme. Je choisis alors l'issue dérisoire : me casser un orteil, le plus menu, du pied gauche. Aujourd'hui, je suis intimement persuadé que ni le lieu de cet accident, ni le moment où il est arrivé, ni ses circonstances apparentes n'ont à voir avec la fracture réelle. Je voyage dans ma mémoire. Livrer la chronique dans la fracture m'est devenu un destin possible. Je voyage. L'exil, la permanente mobilité, l'incessante migration — y compris de langue, d'écriture — au-delà de leur détermination extérieure, douloureuse, me sont un bienfait. De toute façon, la prison du monde, par son essentielle inhumanité, nous fait payer la faute d'être nés. En l'espace ouvert par l'errance, la peine est simplement plus douce, peut-être.<sup>26</sup>

Ainsi donc, pour en avoir été conscient, Jean-Claude Charles a lui-même explicité, à diverses étapes de son parcours d'errant, ce coût de l'exil et du corps dans son procès d'écriture. De l'entrevue accordée à Jean Jonassaint en avril 1982 — il travaillait alors au manuscrit de *De si jolies petites plages* — à son article rétrospectif « Enracinerrance », daté de 2000 et publié dans la revue *Boutures*, sans oublier l'entrevue accordée à Gilbert Desmée en postface au recueil *Free*, non seulement son 'positionnement' artistique et son incorporation textuelle n'ont pas changé mais il les aura expérimentés et enfoncés cette fois dans trois œuvres romanesques [*Bamboola Bamboche* (1984), *Manhattan Blues* (1985), *Ferdinand je suis à Paris* (1987)]. C'est donc d'un ton encore plus assertif, et résolument testamentaire, qu'il reprend ainsi en 2000 l'essentiel de son parcours en littérature :

Les facilités d'écriture de ma petite période mexicaine (1970) et de ma première période new-yorkaise (1971) se sont éloignées de moi à mesure. Il a fallu passer par la modernité théorique de l'époque, jusqu'à

ce que j'accepte l'idée de travailler dans une fabrique, que j'écris mes livres autant qu'ils m'écrivent, que j'y dépose une certaine quantité de ma propre viande. A force de frotter ma peau à d'autres peaux, à force de frotter ma langue à d'autres langues, j'ai fini par éprouver ce que Foucault appelle « l'épaisseur historique de la langue », et par vouloir secouer celle-ci. De ma critique de l'invention du corps noir, au compte-rendu de la difficile invention de la démocratie en Haïti, l'orgie de réalité que je me suis payée aura plutôt été féroce. J'ai constamment risqué d'y perdre l'œil, la main, l'oreille.<sup>27</sup>

Faut-il s'étendre sur le tragique d'un tel processus ? Jonassaint intitule son chapitre de *Le pouvoir des mots, les maux du pouvoir* dédié à l'entrevue de Charles « Écrire pour exister », une phrase empruntée à Charles lui-même. On comprend bien, et l'excès poétique qui la porte le dit assez, qu'il a pu s'agir là de cause perdue. Il faut lire dans *Le corps noir* et *De si jolies petites plages* la mise en forme rhétorique la plus appropriée de ce tragique, l'infinité des choix stylistiques, le refus aménagé de normes littéraires seuls pouvant porter, traduire cette quête reprise à l'infini et inassouvie de liberté individuelle inconditionnelle. L'œuvre romanesque de Jean-Claude Charles, postérieure à ses deux essais, est nourrie, sous-tendue de cette archéologie du soi dont il n'a pas su s'écarter au risque d'auto-dissolution. J'ai convoqué le roman *Ferdinand je suis à Paris* comme témoin dans le relevé de l'occurrence du corps dans ses deux essais parce qu'il fait pendant en bien des points à la problématique ouverte dans *De si jolies petites plages* du rapport du corps exilé au corps écrivant. À la suite de l'expérience dystopique de l'Haïti de 1986, face surtout à l'urgence après la chute de Duvalier d'un nouveau positionnement, Ferdinand, alias Charles, y questionne leur devenir en littérature.

Il s'inquiète, « Le 7 février a représenté pour moi une énorme libération. Nous n'en avons pas fini. Il nous reste à rester écrivains. Des gens libres ». Comment, et peut-être quoi, écrire quand l'urgence n'est plus de « lutter contre la folie », pour *être vivants* et « Contre l'arbitraire. Contre l'enfermement. Contre la dictature ? »<sup>28</sup> 1987 aurait été l'année qui conclut la production romanesque de Jean-Claude Charles. De sa courte nouvelle intitulée « L'odeur des putois dans la forêt » (1992) publiée dans la revue *Serpent à Plumes* (1995), on ne découvre que quelques scènes de plus de la dérive d'un Ferdinand, las de se ressasser l'impossibilité de son pays, d'Haïti. Alba Pessini, son éditrice actuelle aux côtés de *Mémoire d'encrier*, aurait livré avec la publication de *Baskets* l'accès à l'essence de ses carnets et de récits de voyage suivant un plan que Charles aurait laissé inachevé.<sup>29</sup> Yves Chemla, lui, qui a obtenu accès

‘à la manufacture’ de l’auteur ne signale pas non plus de manuscrits posthumes. La fin de la condition d’exilé en 1986 a-t-elle alors mis fin à une certaine poétique du corps charlien ? C’est encore une question à creuser. Autant qu’il reste encore à cerner les contours de la production littéraire haïtienne ‘du dehors’, post-exil et de la pertinence de son positionnement par rapport à une quelconque production du ‘dedans’.

### Notes

<sup>1</sup> Jean-Claude Charles, « L’enracinement », *Boutures* 1 (2001), 37–41.

<sup>2</sup> Jean-Claude Charles, *Ferdinand je suis à Paris* (Paris : Barrault, 1987 ; Montréal : Mémoire d’encrier, 2021), 99.

<sup>3</sup> Max Dominique, *Esquisses critiques* (Port-au-Prince : Mémoire, 1999), 14.

<sup>4</sup> Ollivier, Émile. *Les urnes scellées* (Paris : Albin Michel, 1995), 292.

<sup>5</sup> René Depestre, *Le Métier à métisser* (Paris : Stock, 1998), 11.

<sup>6</sup> Jean-Claude Charles, *Le corps noir* (Montréal : Mémoire d’encrier, 2017), 157.

<sup>7</sup> Jean Jonassaint, *Le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir : Des Romanciers haïtiens de l’exil* (Paris : Arcantère, 1986).

<sup>8</sup> Dominique, *Esquisses critiques*, 169.

<sup>9</sup> Jean-Claude Charles, *De si jolies petites plages* (Paris : Stock, 1982), 19.

<sup>10</sup> Charles, *Le corps noir*, 16.

<sup>11</sup> Jean-Claude Charles, « Le corps de l’esclave. Saint-Domingue 1764. Le travail idéologique de l’information. » *Les Temps Modernes*, (juin 1978), 1993.

<sup>12</sup> Jonassaint, *Le Pouvoir des mots*, 165.

<sup>13</sup> Charles, *Le corps noir*, 139.

<sup>14</sup> Charles, *Le corps noir*, 98.

<sup>15</sup> Charles, *Le corps noir*, 153.

<sup>16</sup> Ma traduction : “Un texte oscillant entre un récit autobiographique, un journal de voyage et un reportage documentaire [...] un compte-rendu réaliste de traversées tragiques dont Charles peine à décrire le processus de reportage.” John Patrick Walsh, *Migration and Refuge : An Eco-Archive of Haitian Literature, 1982–2017* (Liverpool : Liverpool University Press, 2019), 72.

<sup>17</sup> Charles, *De si jolies petites plages*, 30.

<sup>18</sup> L’importance et l’esthétique du carnet chez Jean-Claude Charles — il ne s’est jamais départi — sont explorées dans l’ouvrage posthume *Baskets* (2018) réunissant ses carnets et édité par la chercheuse Alba Pessini qui en fait également une analyse édifiante dans le numéro 80 de la revue *Francofonia* consacré à Charles.

- <sup>19</sup> Walsh, *Migration and Refuge*, 13.  
<sup>20</sup> Walsh, *Migration and Refuge*, 16.  
<sup>21</sup> Charles, *De si jolies petites plages*, 190.  
<sup>22</sup> Charles, *De si jolies petites plages*, 213.  
<sup>23</sup> Charles, *De si jolies petites plages*, 211.  
<sup>24</sup> Charles, *De si jolies petites plages*, 175.  
<sup>25</sup> Charles, *De si jolies petites plages*, 175.  
<sup>26</sup> Charles, *De si jolies petites plages*, 192.  
<sup>27</sup> Charles, « L'enracinerrance », 37–41.  
<sup>28</sup> Charles, *De si jolies petites plages*, 172.  
<sup>29</sup> Alba Pessini, « Jean-Claude Charles et l'esthétique du carnet », *Francofonia* 80 (2021) : 143.

### Ouvrages Cités

- Charles, Jean-Claude. *Baskets*. Montréal : Mémoire d'encrier, 2018.
- \_\_\_\_\_. « Free 1977–1997 (numéro spécial Jean-Claude Charles). » *Sapriphage* 33, (printemps 1998).
- \_\_\_\_\_. *Le corps noir*. Paris : Hachette/ P.O.L., 1980 ; Montréal : Mémoire d'encrier, 2017.
- \_\_\_\_\_. *Négociations*. Paris : P.J. Oswald, 1972 ; Montréal : Mémoire d'encrier, 2015.
- \_\_\_\_\_. « Le corps de l'esclave. Saint- Domingue 1764. Le travail idéologique de l'information. » *Les Temps Modernes*, (juin 1978).
- \_\_\_\_\_. *De si jolies petites plages*. Paris : Stock, 1982 ; Montréal : Mémoire d'encrier, 2016.
- \_\_\_\_\_. *Ferdinand je suis à Paris*. Paris : Barrault, 1987 ; Montréal : Mémoire d'encrier, 2021.
- \_\_\_\_\_. « L'enracinerrance. » *Boutures* 1, n° 4 (2001) : 37–41.
- \_\_\_\_\_. « L'odeur des putois dans la forêt. » *Le serpent à plumes*, n° 17 (1995).
- Chemla, Yves. « Esquisses trouvées dans la manufacture. Présentation des fac-similés des carnets de Jean-Claude Charles. » *Francofonia* 80 (2021) : 163–75.
- Depestre, René. *Le Métier à métisser*. Paris : Stock, 1998.
- Dominique, Max. *Esquisses critiques*. Port-au-Prince : Mémoire, 1999.
- Figolé, Jean-Claude. *Vœu de voyage et intention romanesque*. Port-au-Prince : Fardin, 1978.
- Jonassaint, Jean. *Le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir : Des Romanciers haïtiens de l'exil*. Paris : Arcantère. 1986.

- \_\_\_\_\_. « Actualités littéraires des Caraïbes. » *Nouvelles Études Francophones* 22, n° 1 (2007) : 195–98.
- Lahens, Yanick. *L'Exil : entre l'ancrage et la fuite, l'écrivain haïtien*. Port-au-Prince : Éditions Deschamps, 1990.
- Locke, Alain. *The New Negro*. New York : Touchstone, 2014.
- Ollivier, Émile. *Les urnes scellées*, Paris : Albin Michel, 1995.
- \_\_\_\_\_. *Repérages*. Montréal : Leméac, 2001.
- Pessini, Alba. « Jean-Claude Charles et l'esthétique du carnet ». *Francofonia* 80, (printemps 2021), 143–59.
- Walsh, John Patrick. *Migration and Refuge : An Eco-Archive of Haitian Literature, 1982–2017*. Liverpool : Liverpool University Press, 2019.